

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

*Méditation sur la technique*

Traduit de l'espagnol par

DAVID UZAL

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2017

TITRE ORIGINAL  
*Meditación de la técnica*

Le présent texte correspond aux six leçons données par José Ortega y Gasset en 1933 à l'occasion de l'inauguration de l'Université d'été de Santander sous le titre *¿Qué es la técnica?* Il a été publié pour la première fois dans son intégralité en une série d'articles intitulée *Sobre la técnica* dans le journal *La Nación* à Buenos Aires en 1935 puis sous forme de livre aux éditions Escasa Calpe à Buenos Aires en 1939, avant d'être repris dans le tome V des *Obras Completas*, Madrid, Taurus, 2004-2010.

© *Meditación de la técnica* (1935). Herederos de José Ortega y Gasset.

© Éditions Allia, Paris, 2017, pour la présente traduction française.

## INTRODUCTION AU COURS

### *Qu'est-ce que la technique ?*

MESSIEURS,

SANS la technique, l'homme n'existerait pas et n'aurait jamais existé. Il en est ainsi, ni plus ni moins. Le pourquoi de cette affirmation constitue le thème des six leçons durant lesquelles nous seront liés vous et moi, moi et vous. Car c'est cela une leçon : des hommes qui se retrouvent tout à coup aux côtés d'un autre homme et se lient à lui, s'y confrontent, entraînant des conséquences sérieuses, qu'elles soient positives ou négatives. Une leçon représente une péripétie particulièrement dramatique pour celui qui la donne et ceux qui la reçoivent. Lorsque ce n'est pas le cas, il ne s'agit pas d'une leçon mais d'autre chose – peut-être d'un crime – car c'est une heure de perdue et la vie ayant une durée limitée, en perdre un morceau revient à la tuer, à pratiquer un assassinat à blanc.

Puisque les leçons prononcées actuellement à l'Université – et sachez que je ne me réfère pas seulement à l'espagnole – ne correspondent habituellement pas à ce que j'ai appelé

péripétie, l'Université apparaît comme une scène de crime permanent et impuni. Il y a quelques années encore, insinuer cela aurait été complètement inutile. On ne rencontrait pas d'oreilles disposées à écouter une telle mise en garde. Aujourd'hui les choses ont changé. Le malaise, la démoralisation qui règnent partout dans le monde et la perte de prestige foudroyante des universités constituent deux faits patents et reconnus qui laissent soupçonner une relation probable de l'un avec l'autre, c'est-à-dire le rôle joué par les défauts de fond de l'institution universitaire dans le terrible désarroi de la vie européenne.

Ce thème n'entre bien entendu pas dans mon propos, mais il s'interpose avec évidence sur mon chemin. Supposons que l'affirmation par laquelle j'ai commencé ne fût pas vraie dans son sens extrême, supposons que la technique ne fût pas consubstantielle à l'homme mais ajoutée à son existence élémentaire et primaire, ou, autrement dit : supposons que l'homme aurait pu exister sans la technique. Il ne fait nul doute que la technique figure depuis longtemps parmi les conditions inéluctables de la vie humaine au point que l'homme actuel ne pourrait, même s'il le voulait, exister sans elle. Elle constitue aujourd'hui l'une des dimensions suprêmes de notre vie, l'un des principaux ingrédients qui

s'intègrent à notre destin. L'homme ne vit plus désormais dans la nature mais se loge dans la surnature qu'il a lui-même créée au cours d'un des jours de la Genèse, à savoir la technique. Eh bien, que l'on m'indique à quel niveau de l'enseignement l'homme moyen perçoit l'importance considérable de la technique, qui submerge son existence. Au moins, les écoles spécialisées enseignent à quelques-uns une technique particulière. Et encore, on ne montre pas ce que la technique représente dans la vie humaine, ni comment elle s'y greffe parmi d'autres facteurs de celle-ci, ni sa genèse, son évolution, ses conditions, ses possibilités et ses dangers. Dans les universités, il n'est même pas question de technique – j'irais jusqu'à avancer qu'il devint constitutif de l'Université d'être l'institution pédagogique qui exclut la technique, la reléguant en dehors de sa sphère et la cantonnant à ces écoles spécialisées. Ceci semble tenir à la conviction que la technique se rapporte à des services particuliers et secondaires de la vie, dont certains hommes doivent, par la force des choses, s'acquitter mais qui ne concernent pas l'homme en tant que tel.

Les conflits provoqués aujourd'hui par la technique dans les sociétés humaines, paradoxalement nés de la surabondance de son efficacité, font prendre conscience aux plus

aveugles de la distance maladive qui a fini par éloigner l'Université du destin humain, c'est-à-dire de la vie réelle.

J'aimerais faire attirer l'attention sur un fait stupéfiant et incontestable : face aux problèmes les plus aigus qui préoccupent de manière tragique l'homme civilisé, l'individu formé par l'Université se retrouve comme paralysé par méconnaissance de leurs facteurs. Ceux qui pouvaient être considérés comme les plus au fait des domaines où ces problèmes se posent – les économistes – ont fourni l'exemple d'un échec total. Les conflits les ont pris par surprise, entre autres parce qu'ils n'avaient pas de contact réel avec la technique dont ils n'incorporaient pas les résultats économiques dans leurs prévisions et calculs, sans même parler de ses résultats sociaux.

À l'inverse, les ingénieurs, tous immergés dans leur technicisme particulier, sans l'éducation synthétique et panoramique que seule l'Université peut offrir, se sont avérés incapables d'affronter ni de prévoir le problème que la technique pose aujourd'hui à l'humanité.

En somme, la séparation radicale entre l'Université et l'ingénierie figure parmi les grandes calamités à l'origine de l'incroyable maladresse dont l'homme actuel fait preuve dans le traitement de ses grandes préoccupations

présentes. Cette séparation est, pour des raisons diverses mais complémentaires, funeste à l'Université et à l'ingénierie.

Qu'on ne nous dise pas que le manque de contact de l'Université avec la technique a toujours existé et qu'elle a tout de même, au cours de l'Histoire, connu des heures de pleine efficacité. Je reconnais ce dernier point sans chercher à le minimiser, mais je refuse d'admettre qu'il y ait parité entre la situation de l'homme d'alors et celle d'aujourd'hui en ce qui concerne la technique.

D'après moi, ce manque de contact avec la technique confère à l'Université un caractère abstrait, spectral, déconnecté de la vie réelle. En ce sens, notre situation est superlativement pire que celle de l'universitaire médiéval, par exemple. La raison en est claire. La part de technique qui entrait dans l'existence humaine il y a des siècles était considérablement plus restreinte que de nos jours. À cette époque encore, les activités non techniques de l'homme valaient davantage. Ce qui avait notamment pour conséquence que tout homme devait lui-même exercer au quotidien de plus nombreux actes techniques qu'actuellement. Désormais, le progrès de la technique permet justement que soient faites à notre place d'innombrables choses qu'autrefois chacun se devait de réaliser

ou, tout au moins, de fabriquer partiellement. Aujourd'hui, même monter les escaliers nous est offert, par le biais de l'ascenseur.

De ce fait, l'Université médiévale – qui, entre parenthèses, ne prétendait pas être ce qu'est l'actuelle – n'avait pas à s'occuper de la technique: premièrement, parce que la strate de technique incorporée à la vie humaine n'avait pas l'épaisseur suffisante pour devenir, à son tour, un problème dont le traitement exigerait une technique particulière et, par suite, une pédagogie particulière. Deuxièmement, parce que, de fait, la vie extra-universitaire offrait suffisamment de contact avec la technique simple, transparente de l'époque. Le seigneur féodal, par exemple, pouvait assister au ferrage de ses chevaux, au labour de ses terres, le moulin banal et ses fouloirs moulaient sous ses yeux. Aujourd'hui non seulement il n'est pas habituel de voir fonctionner les techniques correspondantes, mais la plupart d'entre elles demeurent invisibles, je veux dire par là que leur spectacle ne dévoile pas leur réalité, ne la rend pas intelligible. Observer une usine pourra créer une impression esthétique, provoquer des émotions, mais ne fournira pas des renseignements congruents sur ce qu'est sa technique, tout comme voir une automobile ne permet pas de se rendre compte du plan compliqué de sa machinerie.



Il s'ensuit que, contrairement à ce qui pourrait paraître à première vue, le positionnement de l'homme actuel face à sa propre vie s'avère plus irréel, davantage inconscient que celui de l'homme médiéval, puisque sa connaissance des conditions de son existence est moindre. Ainsi, par exemple, de nos jours, les membres d'une Maison du Peuple discernent bien moins les conditions dont leur travail dépend que l'artisan médiéval. Il en résulte que, pour l'homme moyen, sa vie lui apparaît moins transparente que ne l'était celle de l'homme en d'autres époques. La technique, dont la mission consiste à résoudre des problèmes humains est soudain devenue elle-même un nouveau et gigantesque problème.

On pouvait le prévoir depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et en effet, bien des gens ont voulu réformer l'éducation et particulièrement l'Université en l'ajustant à ces nouveaux problèmes de la vie humaine. Mais on ne leur fit pas cas et la réforme ne fut pas effectuée à temps. L'Université a continué de croire, ankylosée dans sa tradition, que sa mission centrale consistait à former des latinistes ou des hellénistes.

Il est douloureux d'observer tout au long de l'histoire l'incapacité des sociétés humaines à se réformer. Triomphent en elles soit l'obsti-

nation conservatrice soit l'irresponsabilité et la légèreté révolutionnaires. Rarement le sens de la réforme s'impose au point de corriger la tradition sans la désarticuler, en renouvelant les instruments et les institutions. Ceux qui se seraient illusionnés quant à l'Europe actuelle comme quoi elle aurait atteint une hauteur de vue suffisante pour éliminer les erreurs élémentaires du passé ont dû, à ce stade, déchanter.

Mais perdre ses illusions ne signifie pas perdre l'espérance. L'Europe d'aujourd'hui – écoutez bien les jeunes cette lapalissade essentielle – n'est que l'Europe d'aujourd'hui : il n'est pas dit qu'elle soit celle de demain. Et on a bien souvent vu que la posture adoptée avec une ardeur redoublée à un moment donné par l'homme, s'est ensuite révélée constituer une sorte de nouveau détour nécessaire pour atteindre le lendemain une autre posture très différente mais pourtant déjà contenue en substance. L'histoire humaine, examinée de près, est une série d'expériences entrelacées, une dialectique d'expériences. Ainsi, en politique, on fait l'expérience d'un certain type d'État pendant une période donnée. Ceci implique qu'à ce moment-là, ce type d'État apparaisse comme définitif. C'est pourquoi il embarque complètement la société avec lui. Cet embarquement de notre vie individuelle

ou collective dans un certain moule constitue précisément l'expérience historique. Ce n'est que pleinement embarqués que nous pouvons en déceler les limites et inconvénients. Et cette découverte est la nouvelle expérience, dialectiquement entrelacée à la précédente : c'est l'expérience qui mène au débarquement. Le navire usé est abandonné et l'homme se retrouve franco pour s'enthousiasmer pour un autre moule qui se présente sans les inconvénients du précédent. Cette série de moules vitaux dans lesquels l'homme verse le métal fondu de son existence forme, comme je l'ai dit, une chaîne d'expériences nécessaire, dont on ne peut sauter aucun chaînon. Une expérience qui reste non éprouvée finit toujours par se venger, demeure non digérée et fait valoir ses droits au moment le plus inopportun. C'est pourquoi il est impossible d'abrégier le processus de la vie historique, en prétendant supprimer quelques-unes de ses étapes. Or – et c'est là que je voulais en venir – ceci ne signifie pas que, puisque l'entièreté de la chaîne des expériences serait nécessaire, celles-ci auraient toutes la même valeur et, pourrait-on ajouter, la même réalité. Cela impliquerait que toutes les époques historiques seraient excellentes. Non : il y a des expériences frivoles, insubstantielles, qui doivent néanmoins être éprouvées,

précisément pour démontrer leur insubstantialité. L'humanité a ainsi connu différents types d'État, certains pendant de nombreuses générations, tandis que d'autres n'ont duré qu'une génération, voire moins.

C'est à de telles possibilités que je faisais référence lorsque j'avais, il y a peu, que l'Europe d'aujourd'hui n'est que l'Europe d'aujourd'hui et qu'il n'est pas certain qu'elle soit celle de demain. Que l'espérance reste debout et intacte. Une espérance agissante qui commence, il va de soi, à préparer le lendemain. Pour l'instant dans ce qui nous est le plus proche, l'Université. Essayons une nouvelle Université. Tâtons de-ci de-là, essayons de trouver des modes d'enseignement supérieur plus efficaces.

Cette Université d'été peut constituer un laboratoire particulièrement opportun pour quelques-uns de ces essais – à condition de faire preuve de constance dans l'attention que l'on accordera à cet organisme au fil des années. Il serait idiot d'exiger qu'elle atteigne l'ensemble de ses objectifs dès la première année. Pour se limiter à mon sujet, qu'à la faveur de celle-ci, la culture universitaire et l'ingénierie, c'est-à-dire par antonomase la technique, soient pour la première fois entrées en contact, est déjà bien. Les raisons plus profondes et solides qui

abondent dans ce sens apparaîtront au fil de ce bref cours et constitueront d'une certaine manière le contrepoint pédagogique et même politique qui accompagnera la mélodie de questions qui grondent sous le titre : Qu'est-ce que la technique ?